



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION

*Ce que les hommes lui font la nuit,
Elle ne s'en souvient pas quand le jour se lève...*

Sleeping Beauty

un film de Julia Leigh



SELECTION



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

Jane Campion
présente

Emily Browning

Sleeping Beauty

un film de
Julia Leigh

Durée : 1h42

Présentation officielle
Jeudi 12 mai à 19h30

DISTRIBUTION

ARP SELECTION

A Cannes

jt@arpselection.eu

A Paris

13, rue Jean Mermoz-75008 PARIS

Tél : 01.56.69.26.00

PRESSE

Jean-Pierre Vincent

A Cannes

Tél : 04.93.06.43.98/99

jvpresse@gmail.com

A Paris

12, rue Paul Baudry-75008 PARIS

Tél : 01.42.25.23.80

www.arpselection.com

“Sleeping Beauty” est un film déchirant, tendre et terrifiant.

C’est du cinéma existentialiste contemporain, le portrait fascinant de la façon dont certains d’entre nous peuvent vivre.

Choquante et belle, Emily Browning est parfaite.

Julia Leigh a un univers totalement inédit et original.

Sensuel, intrigant, complexe et intrépide, son talent, comme le film, sont extraordinaires.

*“Sleeping Beauty” m’a enchantée et provoquée.
J’adore ce film.*

Jane Campion

Synopsis

*Ce que les hommes lui font la nuit,
Elle ne s'en souvient pas quand le jour se lève...*

Une jeune étudiante qui a besoin d'argent multiplie les petits boulots.

Suite à une petite annonce, elle intègre un étrange réseau de beautés endormies.

Elle s'endort. Elle se réveille. Et c'est comme si rien ne s'était passé ...

Repères, raretés, et de quelques secrets essentiels

“Sleeping Beauty” par ailleurs titre français de “Some call it Loving” de James B. Harris, producteur de “Lolita”, de Stanley Kubrick, se réfère à Ingeborg Bachmann.

On ne saurait songer à Ingeborg Bachman sans penser à Paul Celan, l'un des plus grands poètes du XX^{ème} siècle, qui s'est jeté dans la Seine en 1965.

Mais plus qu'à Ingeborg Bachmann et Celan, voire James B. Harris, Nabokov et Kubrick, “Sleeping Beauty” me rappelle mes premières impressions de Georges Bataille, alors que son œuvre dirais-je romanesque circulait encore seulement sous le manteau.

Le très jeune homme que j'étais a acheté très cher “Histoire de l'oeil” pour mon maigre budget d'étudiant, tout comme “Sexus” d'Henry Miller, dans une petite librairie de la rue de Vaugirard. Cette première édition d’“Histoire de l'oeil” était encore signée Lord Auch.

Le parrainage de Bachmann, Celan, Bataille, d'autres sans doute, déparerait-il le générique de “Sleeping Beauty” ? Ne faudrait-il pas ainsi établir des génériques secrets pour certains films rares, comme l'était encore en 1959 “Le Garçon aux Cheveux verts”? Je me souviens d'une projection à Londres en 1959, le film n'était jamais sorti en France, et de mon émotion quand j'ai reconnu Brecht dans la réplique :

“Rien dans la nuit n'existe qu'on ne voit au jour.”

Est-ce aussi par hasard que Alfred Lewis Levit, co-scénariste du film avec Ben Barzman, avait été le collaborateur de Henri Cartier-Bresson pour “Le Retour” ?

Je pourrais citer tant d'exemples de génériques secrets, qui certes ne changent rien à la vérité des films, mais qui les situeraient mieux. “Sleeping Beauty” ne serait-il pas le premier film organiquement inspiré de “La Part maudite” que savait si bien discerner Georges Bataille dans toute chose - un livre aussi essentiel que “L'expérience intérieure”?

Pierre Rissient

Julia Leigh

Scénariste - Réalisatrice

Le sujet

Un conte de fées : un sentier de fruits rouges, un manteau à capuche, une étrange maison de campagne, une chambre du sommeil, une sorcière qui endort les jeunes filles. Qu'arrivera-t-il à la "Sleeping Beauty", la Belle au bois dormant, si et quand elle se réveille ?

J'aime le "cinéma de l'étonnement". Je voulais faire un film où le public puisse se dire : "Est-ce que j'ai vraiment vu ça ? Est-ce que j'ai vraiment entendu ça ? Est-ce que ça existe vraiment ?" J'ai voulu faire un film où les spectateurs, les yeux grands ouverts, retiendraient leur respiration. Provoquer une réaction de surprise intense, plutôt qu'un choc. Le cinéma comme "wunderkammer", un cabinet des merveilles.

Je connaissais le conte. Je savais que le roi Salomon faisait venir de jeunes vierges de tout le royaume pour dormir à ses côtés. J'étais consciente de l'existence des "sleeping girls" sur internet. J'avais également lu deux nouvelles, celle de Yasunari Kawabata et celle de Gabriel Garcia Marquez, qui relatait chacune l'histoire d'un homme, au seuil de sa vie, qui payait pour passer une nuit avec une jeune fille endormie de force. Le film est une réponse à cet ensemble de choses. Sans aucune raison apparente, je me suis demandée ce que ça faisait d'être embauchée pour jouer les "Sleeping Beauty".

L'écriture

Après la publication de mon premier roman, "The Hunter" je faisais un cauchemar récurrent où des inconnus venaient me filmer pendant que je dormais. Il y avait une perfection diabolique dans ce rêve. La dormeuse rêve qu'elle est endormie, dans son propre lit, la frontière entre le sommeil et le rêve est abolie. Et je me demande : "Que me font-ils pendant que je dors ?"

J'ai écrit la première version du scénario très rapidement, en une dizaine de jours, quelques mois après la mort d'un ami. Ce n'était pas le premier de notre groupe à mourir. Nous savions tous que ça risquait d'arriver assez vite. Mais quand il s'est suicidé, ça a été un choc, même si c'était un choc inéluctable, de la même façon qu'une overdose peut être une surprise. Sa présence habite l'écran de manière imperceptible. Dans le film, il ne meurt pas seul.

Le film résulte de mes interrogations sur l'âge et l'expérience. Clara, la femme qui dirige le service, et les hommes plus âgés qui visitent la Chambre, font ressortir l'insolente jeunesse de Lucy. Lorsque j'avais une vingtaine d'années, je ne voulais pas mourir, mais ça ne m'aurait pas dérangée que ça arrive. Certains soirs, je me mettais à imaginer qu'une guillotine invisible était suspendue au-dessus de mon lit, prête à tomber en pleine nuit. J'étais affûtée face à la mort. Prête à l'affronter. Je n'avais peur de rien.

Il y a des jours où j'ai envie de sortir dans la rue et de tout casser. Je me retiens, comme toujours, mais je suis heureuse d'avoir encore cette impulsion. Le personnage principal passe son temps à la contenir. Elle est possédée par une passivité radicale, une sorte de culot tranquille, et sa provocation perverse à l'égard du monde s'exprime par un « Je vous tends l'autre joue, allez-y, chiche ». Mais jusqu'où est-elle prête à aller, en se mettant ainsi à l'épreuve ? Quelle est la prochaine étape ? Elle n'est pas attirée par la mort, mais elle ne se sent pas non plus totalement déterminée à rester en vie.

C'est dangereux d'analyser ce qui se cache derrière ce que je fais. C'est comme si je me crevais les yeux, ou si j'assaillais le spectateur pour lui crever les siens. Mon espoir est que le film permette au public d'utiliser son imagination.

J'ai travaillé toute seule sur le scénario jusqu'à ce que j'arrive à un stade où j'estimais qu'il était plus ou moins abouti. Le scénario est court, il fait soixante sept pages. En 2008, il a fait partie de la "Black List" (établie chaque année par les décideurs d'Hollywood, et qui recense les meilleurs scénarios encore en développement), et j'ai été désignée par *Filmmaker Magazine* comme l'un des vingt cinq espoirs du cinéma indépendant. Malgré tout, la grande majorité des producteurs ont refusé le projet. La plupart ne voulait rien avoir affaire avec "ça". Ceux qui ont été intrigués exigeaient une réécriture. En fin

de compte, j'ai trouvé un producteur courageux et tenace qui a pris le scénario pour ce qu'il était, et m'a promis que ce serait le film que nous ferions. Les quelques révisions que nous avons faites en cours de route n'étaient que pour l'améliorer.

La réalisation

“Sleeping Beauty” est mon premier film. Pour expliquer comment je le voyais, j'ai écrit une longue note d'intention dans laquelle j'ai décrit avec précision tout ce qui apparaîtrait à l'écran, scène par scène. Ça n'a pas été difficile parce que je voyais le film dans ma tête en l'écrivant. L'histoire repose sur le fait d'être observé. Le spectateur est impliqué, complice. J'ai trouvé des images destinées à refléter le ton du film. J'ai sélectionné des extraits de différents long-métrages. J'ai regardé les films que j'admirais sans le son, en me demandant constamment : “Où est placée la caméra ?”. J'ai lu des livres sur le jeu d'acteur, j'ai participé à un atelier. J'ai regardé des making-of. Je suis allée à des masterclass. J'ai assisté au tournage d'un ami. J'ai travaillé avec un storyboarder. Geoffrey Simpson, mon chef opérateur, et moi avons préparé le découpage avec le plus grand soin. J'ai prêté énormément d'attention aux transitions. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour être prête. Je n'ai rien laissé au hasard.

Dans un sens, mon univers littéraire est mon univers cinématographique : c'est une seule et même chose. Mon univers, c'est ma sensibilité. Un romancier

comme un réalisateur travaille sur le temps qui passe, sur des personnages. Tous deux créent leur monde avec le désir d'explorer certains thèmes. La solitude de l'écrivain n'est pas si différente de celle que peut éprouver un réalisateur. En tant que réalisatrice, j'étais la seule à avoir le film entièrement dans la tête. Les fondations sont les mêmes. Mais l'ensemble du processus est complètement différent.

La décoratrice Annie Beauchamp a été une des premières collaboratrices clés à nous rejoindre. Tourner dans notre ville natale à toutes les deux a facilité les repérages. J'ai été impressionnée par la débrouillardise et l'ingéniosité de l'équipe déco. J'ai travaillé en étroite collaboration avec Nick Meyers, mon monteur. J'ai été atteinte par les principaux symptômes du montage : à force de regarder les mêmes images en boucle, j'ai commencé à adopter les manières de mes personnages ; je me mettais à prononcer des répliques du film dans ma vie quotidienne, je devenais obsédée par le moindre détail à l'écran... et ma cuisine n'a jamais été aussi sale.

Le casting

Emily Browning a fait des essais extraordinaires : je ne pouvais pas la quitter des yeux. Lorsque nous nous sommes rencontrées, il était évident que le scénario lui parlait, et elle se l'est magnifiquement approprié. Elle a été très courageuse. J'adore avoir ce sentiment, latent, de ne percevoir qu'une "partie

immergée de l'iceberg" en la regardant jouer. Elle dégage une évidente nonchalance à la fois paisible et délibérée. Emily a su contourner un danger majeur, qui aurait été l'apitoiement sur soi-même, en distillant beaucoup de subtilité. C'est un rôle très exigeant, et nous avons eu quelques journées de tournage intenses. Instaurer une confiance mutuelle a été primordial. Je me rends compte de la chance que j'ai eu de travailler avec Emily sur mon premier film. Je n'oserais jamais dire ça directement à un acteur mais j'éprouve une sorte d'amour étrange pour chacun d'entre eux, pour leur façon d'interpréter chacun des rôles.

J'avais vu Rachael Blake dans "Lantana". Je la trouve incroyablement belle. Je voulais éviter que Clara ait l'air trop rigide. Rachael a ajouté une profondeur au rôle, une impression de maturité durement gagnée, un mélange d'attention sincère au sort de Lucy et d'insensibilité. C'est un sanctuaire, elle garde les secrets. Je connaissais Ewen Leslie à travers "Jewboy" et pour ses prestations exceptionnelles au théâtre. Il a été un fervent supporter du projet dans son ensemble, et la confiance qu'il m'a accordée, alors que c'était mon premier film, m'a beaucoup touchée. Il a été un "Birdmann", l'ami de Lucy, magnifique. Vous avez envie qu'il vous prenne dans ses bras. Lucy prend soin de lui. Ils veillent l'un sur l'autre, comme une sorte d'oasis pour ceux qui refusent de "s'adapter". Peter Carroll est une légende du théâtre australien. J'avais besoin de quelqu'un qui

puisse communiquer sans détour la “véritable sagesse” de son personnage aux spectateurs. Quelqu'un qui, malgré tout, éprouvait de la compassion, quelqu'un qui, même brisé, restait digne. Et puis j'adore son visage. Peter est venu à bout de son monologue dès la quatrième prise. Par miracle, on n'a pas eu besoin de faire de post-synchro.

Le son

Une des décisions les plus importantes que nous ayons prises en post-production a été de privilégier une bande son minimale, moins de dix minutes. Nous voulions souligner l'inquiétante magie du monde de “Sleeping Beauty”. Ben Frost était en Islande. J'étais à Sydney. Ben nous a envoyé beaucoup de morceaux, puis a peaufiné ceux que nous avons sélectionné. Ça a été une collaboration très fructueuse.

Mon ingénieur du son Sam Petty, et moi avons affiné les effets sonores au maximum. Il fallait qu'il y ait une cohérence entre la sobriété sur le plan visuel et la retenue sur le plan sonore. Je voulais que l'attention des spectateurs soit décuplée, qu'ils éprouvent cet état de tension lorsqu'on entend une mouche voler.

Je voudrais également mettre en avant le rôle d'Olivier Fontenay, notre étalonneur, qui a harmonisé à la perfection la tonalité de nos longs plans séquences.

Jane Campion

J'ai été présentée à Jane Campion par Screen Australia, notre principal investisseur. Elle a lu le script, nous nous sommes rencontrées et elle a accepté d'être notre mentor. C'était à un moment où nos perspectives de financement semblaient tomber à l'eau et son soutien a été déterminant pour nous faire remonter à la surface.

Jane Campion m'a envoyé un mail après avoir vu un premier montage. C'était le 2 juin. J'ai approuvé la copie zéro le 12 octobre. Entre juin et octobre, j'ai dû lire son message d'encouragement une vingtaine de fois. Son soutien a été une source de réconfort absolument vitale. Chaque fois que je me suis sentie ballottée, déséquilibrée, elle a été mon point d'ancrage.

Elle m'a donné le conseil le plus précieux, que j'ai appliqué à la lettre durant tout le processus : faire confiance à mon instinct, garder mon énergie, et toujours veiller à rester au service du film.

Julia Leigh

Biographie

Julia Leigh est née en 1970, en Australie.

Elle est diplômée Bachelor of Arts et Bachelor of Laws. Elle a été admise en 1995 à la Cour Suprême de NSW comme avocate, bien qu'elle n'ait jamais exercée.

Elle débute au cinéma, après s'être fait connaître comme romancière. Son premier livre "The Hunter" est publié en 1999 en Australie et en 2000 en France sous le titre "Le Chasseur" aux Editions Acte Sud. Il remporte de nombreux prix, dont le Prix de l'Astrolabe "Etonnants Voyageur" en France. Il est distingué comme étant un Notable Book of the Year par le New York Times et elle figure dans la liste des "21 écrivains pour ce XXI^{ème} siècle" établie par l'Observer. Ce roman a été adapté au cinéma par Daniel Nettheim, avec Willem Dafoe dans le rôle principal. Il est en post-production.

Son second livre "Disquiet", paru en 2008 en France aux Editions Christian Bourgois sous le titre "Ailleurs", remporte le "Encore Award" en Angleterre, fait partie de la sélection France Culture/Télérama pour la rentrée littéraire, et est un "Kirkus book of the year" aux Etats-Unis. Il est finaliste pour de nombreux prix littéraires en Australie.

Julia Leigh participe au Rolex Mentor and Protégé Arts Initiative, ce qui lui donne l'occasion de tra-

vailer avec Toni Morrison, la lauréate du Nobel de Littérature, qui a écrit à propos de ce roman : “Julia Leigh est une sorcière. Sa prose adroite, assurée et tranquille, ensorcèle, tandis que la terre tremble sous nos pieds”.

Ses livres sont traduits dans sept langues.

En 2008 le scénario de “Sleeping Beauty” fait partie de la “Black List” de Hollywood et Julia Leigh est choisie pour figurer dans la liste des “25 nouveaux visages du cinéma indépendant” établie par Filmmaker Magazine.

Emily Browning

Lucy

“Sleeping Beauty” est probablement le plus beau scénario que j’ai jamais lu. Il m’a subjuguée.

J’étais sous le choc dès la première scène et je me suis dit que si ça me faisait un tel effet, il fallait absolument que j’y participe.”

Ce film est tellement différent de ce que j’ai pu faire par le passé que ça rendait le projet encore plus excitant pour moi. J’aime le fait que ça soit risqué et dangereux.”

Biographie

Emily Browning est née à Melbourne.

Elle fait ses premiers pas à l’âge de 10 ans dans le téléfilm australien et joue ensuite dans plusieurs séries australiennes. Elle passe au grand écran avec deux films d’horreur avant de décrocher un rôle aux côtés d’Heath Ledger et de Geoffrey Rush dans “Ned Kelly” en 2003. Le grand public la découvre l’année suivante dans “Les Désastreuses aventures des orphelins Baudelaire” avec Jim Carrey.

Remarquée par Stephenie Meyer, l’auteur de “Twilight”, elle se voit proposer le rôle de Bella. Mais l’adolescente décline l’offre, n’étant pas prête à s’engager pour une trilogie. En 2009, elle est à l’affiche du remake de “2 soeurs” de Kim Jee-woon, intitulé “Les Intrus”. On l’a vue cette année dans “Sucker Punch” de Zac Snyder.

Rachael Blake

Clara

Rachael Blake est née à Perth, mais elle passe son enfance en Angleterre avant de retourner en Australie à l'âge de onze ans.

Après avoir fait ses classes à l'Ecole Nationale d'Art Dramatique de Sydney, elle joue dans plusieurs séries australiennes, notamment "Wild Side" sur la chaîne publique ABC à partir de 1997. En 2009, elle incarne "M2" dans la minisérie "Le Prisonnier", un remake de la série britannique.

Au cinéma, elle joue aux côtés de Geoffrey Rush dans "Lantana".

Liste artistique

Lucy Emily Browning

Clara Rachael Blake

Birdmann..... Ewen Leslie

Homme 1 Peter Carroll

Homme 2..... Chris Haywood

Liste technique

Réalisation.....	Julia Leigh
Scénario et dialogues	Julia Leigh
Image.....	Geoffrey Simpson ACS
Montage	Nick Meyers ASE
Son.....	Sam Petty
Musique	Ben Frost
Décors.....	Annie Beauchamp
Costumes.....	Shareen Beringer
Casting.....	Nikki Barrett
Productrice.....	Jessica Brentnall
Producteurs exécutifs	Tim White
.....	Alan Cardy
.....	Jamie Hilton
Producteur associé.....	Sasha Burrows
Un film produit par	Magic Films
.....	Screen Australia
En association avec	Screen NSW
.....	Deluxe Australia
.....	Spectrum Films
.....	Big Ears Productions

Son
Dolby SRD/DTS



Format
Scope

Dossier & photos téléchargeables sur
www.arpselection.com

